

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

**185-186 | 2008**

**L'anthropologue et le contemporain : autour de Marc Augé**

---

**Éric Chauvier, *Anthropologie***

Paris, Éditions Allia, 2006, 135 p., bibl.

**Noël Jouenne**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18482>

DOI : 10.4000/lhomme.18482

ISSN : 1953-8103

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 527-528

ISSN : 0439-4216

**Référence électronique**

Noël Jouenne, « Éric Chauvier, *Anthropologie* », *L'Homme* [En ligne], 185-186 | 2008, mis en ligne le 20 mai 2008, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18482> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.18482>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

---

# Éric Chauvier, *Anthropologie*

Paris, Éditions Allia, 2006, 135 p., bibl.

Noël Jouenne

---

- 1 DE QUELLE ANTHROPOLOGIE est-il question dans cette exploration qu'Éric Chauvier nomme son « anthropologie » ? À mi-chemin entre une écriture ethnographique et littéraire, l'auteur tente une expérience singulière qu'il définit dans un projet à partir d'une impossible rencontre. Toute l'histoire contée ici se déroule en été, du 2 juillet au 12 août. Dans ce laps de temps aussi bref, l'auteur imagine un terrain anthropologique qui a pour origine la rupture – ou l'impossibilité – d'une relation d'interaction entre une jeune mendicante et lui. Le point de départ de cette « recherche » naît dans ce constat que chacun a pu faire, qui, saisi par l'attraction d'un regard au détour d'un espace public, a voulu approfondir en une relation pérenne. De cette relation furtive et à sens unique avec X, à un carrefour, va découler « l'impression de familiarité rompue », concept central de ce travail.
- 2 Dans sa démarche, l'auteur confronte ses impressions à celles d'autres personnages qu'il fait entrer un à un, et qu'il place à ses côtés. Divisé en trois parties, l'ouvrage tient compte d'une progression journalière : chaque chapitre commence par une date, à la manière d'un journal de terrain. On pense, par exemple, au journal de Bronislaw Malinowski<sup>1</sup>, mais aussi à cette *Traversée du Luxembourg* que nous a offert Marc Augé<sup>2</sup>. Treize personnages vont tour à tour dévoiler une part de leur personnalité et leurs impressions, grâce à ce que l'auteur nomme des « jeux de postures », qui renvoient à des traits caricaturaux de notre société : indifférence, anxiété, ignorance, refus, négligence. Le texte est tapissé de réflexions sur le sort des indigents dans notre société, et sur notre capacité à refuser l'autre. Ces phrases ont un caractère très général et définitif qui supprime, de fait, toute singularité : par exemple, « l'être social développe dans son ordinaire une capacité fondamentale à endiguer l'étrangeté » (p. 18), ou encore, « n'existent véritablement, aux yeux de la communauté, que les détenteurs de richesses » (p. 51). Cela conduit l'auteur à poser ce constat selon lequel « les indigents n'entrent pas dans un projet d'insertion, mais dans un programme de compensation collective » (p. 43). Avant, on surprend une erreur méthodologique

« micro branché, discrètement camouflé dans ma manche » (p. 39) qui peut se justifier dans cette démarche, mais pas d'un point de vue déontologique.

- 3 La deuxième partie commence le 14 juillet avec l'intervention du monde des professionnels. C'est d'abord auprès d'une anthropologue qu'Éric Chauvier s'interroge sur la culture des Roms pour livrer quelques particularités culturelles. Puis, c'est le basculement : nous entrons, semble-t-il, dans ce que l'auteur a nommé par deux fois une *anthropologie pathologique* (pp. 17, 19). De retour sur son terrain du carrefour des Quatre Vents, surpris par un violent orage, l'auteur est victime d'une hallucination acoustique. Il croit entendre la jeune fille. Cet événement le marque au point qu'il l'inscrit dans « un processus de conversion biographique » qui lui permet de retrouver cette « impression de familiarité rompue » (p. 75). Et l'auteur d'ajouter une page plus loin : « Je comprends tout d'un coup que la biographie de X peut être sondée en me faisant percevoir les détails de la mienne » (p. 76). Sa démarche se construit peu à peu dans une réflexivité insoupçonnée. À partir de ce moment, le lecteur éprouve un doute et se demande quelle part attribuer à la réalité d'un tel terrain ? Par exemple, Éric Chauvier nous donne certains détails sur son état civil, sa taille, puis invente un numéro d'immatriculation social. De même, si les noms des personnages sont évidemment modifiés, – exception faite pour l'anthropologue – leur description et leur arrivée les transforment en acteurs sociaux « providentiels » qui ne peuvent que renforcer le doute de leur réalité – ou le doute de leur réalité par rapport au terrain. Existents-ils vraiment, où l'auteur n'a-t-il pas inventé cette enquête de toutes pièces ?
- 4 Certes, cela devient secondaire, puisque « l'acte de connaissance n'est plus une fin en soi » (p. 109). Afin d'altérer davantage le cours de son enquête, l'auteur fait intervenir en troisième partie l'histoire passée d'un nouvel acteur, Marc. Nous sommes le 2 août et la recherche est sur le point de se terminer. Marc a vécu une histoire similaire d'attachement – mais aussi de deuil impossible –, ce que l'auteur nomme la « familiarité rompue », avec une vendeuse de journaux pour SDF. Et l'on se surprend à se demander si Marc et Éric Chauvier ne sont pas une seule et même personne. Car enfin, n'est-il pas permis de douter de l'existence réelle des personnages comme l'on doute de celle de cette jeune fille qui s'efface à mesure que l'enquête progresse ? Du reste, le doute n'est-il pas le moteur de la recherche comme le suggère Philippe Laburthe-Tolra<sup>3</sup> ? Éric Chauvier se révèle lui-même être un piètre ethnographe collectant maladroitement ses matériaux, où l'empirisme l'emporte sur une préparation méticuleuse. Il n'est pas ici question d'observation participante, mais plutôt d'observation fugace.
- 5 Le projet anthropologique repose ici sur un style littéraire plutôt que sur une démarche construite sur la base d'une histoire de la pensée anthropologique. Bien sûr, l'auteur argumente de quelques valeurs lointaines de la discipline, en se référant notamment à Erving Goffman. Mais ses relations au terrain d'enquête sont si noueuses qu'il est permis de douter des résultats de cette recherche, ou plutôt que ces résultats ont pour fondement une ethnographie si peu convaincante. Car le but que l'auteur souhaite atteindre est un échange entre le lecteur et lui-même, dans la mesure où « confronter ces mots à la communication humaine constitue en soi un programme de recherche » (p. 134). Très habilement, l'auteur se dédouane d'une ambition plus pragmatique qui serait, par exemple, d'approfondir la connaissance d'un domaine. Il s'agit avant tout d'une enquête dans les profondeurs de sa conscience, où l'auteur, par des détours complexes, cherche à débusquer une part de son inconscient, et de révéler par l'écriture son projet qu'il légitime sous la forme d'une « anthropologie pathologique ».

Curieux petit ouvrage qui ne laisse pas sans se questionner ni se positionner sur l'écriture et le devenir d'une certaine anthropologie.

---

## NOTES

1. Bronislaw Malinowski, *Journal d'ethnologue*. Trad. Tina Jolas, Paris, Le Seuil, 1985.
  2. Marc Augé, *La Traversée du Luxembourg. Ethno-roman d'une journée française considérée sous l'angle des mœurs de la théorie et du bonheur*, Paris, Hachette, 1985.
  3. Philippe Laburthe-Tolra, *Critique de la raison ethnologique*, Paris, PUF, 1998.
- 

## AUTEUR

NOËL JOUENNE

CNRS, Laboratoire d'anthropologie urbaine, Ivry-sur-Seine.  
njouenne@wanadoo.fr